

LE CHEMIN DES LARMES

PREMIÈRE PARTIE

UN AMOUR DÉÇU

(AVANT-PROPOS)

Un matin, c'était un samedi, appuyé au balcon de la fenêtre de mon cabinet, je réfléchissais pendant que mes regards embrassaient les magnifiques paysages environnants sur lesquels le soleil versait des torrents de lumière, car la matinée était merveilleusement belle et sereine.

Pas un nuage ne venait ombrer la limpidité de la vaste coupole bleu-turquoise qui s'étendait au-dessus de la terre et allait se fondre à l'horizon derrière les coteaux boisés.

L'atmosphère était saturée des senteurs agrestes et balsamiques qui arrivaient par bouffées des bois, des jardins, des champs et que portait au loin une brise tiède et légère.

J'admiraient le splendide panorama qui se déroulait à mes yeux.

Le château et les futaies de Beauregard, qui couronnent le coteau du côté de Versailles et forment l'étroit vallon de la Celle-Saint-Cloud et de Bougival.

Marly-le-Roi, qui retentit encore du bruit des chasses et du brouhaha des élégants de l'Ermitage.

Louveciennes embaumé de ses fleurs et parfumé aussi par le souvenir de la pauvre Dubarry.

Plus loin, la terrasse de Saint-Germain et ses environs, les châteaux, les villas en amphithéâtre.

Chatou, Croissy, Bougival, chers aux canotiers.

Meudon et ses bois où s'égarent joyeusement les amoureux de la vingtième année, sous la protection paternelle de l'ombre de Rabelais.

Saint-Cloud encore tout fumant de l'incendie allumé par les torches prussiennes.

Plus bas, Paris, la ville immense, tout à la fois fourmilrière laborieuse et fournaise ardente, ville de travail et de plaisir, cœur et cerveau du monde civilisé.

Soudain, la porte de mon cabinet s'ouvrit et, derrière moi, une voix dit :

— Monsieur, voici vos lettres et vos journaux.

— C'est bien, merci, répondis-je.

Sur mon bureau, avec trois journaux, la bonne avait déposé une lettre et un paquet d'un certain volume ficelé et cacheté.

Le paquet et la lettre m'avaient été adressés et m'étaient envoyés à Bougival par les soins de l'administration.

J'examinai le paquet ; il portait le timbre de la poste du bureau de Beauma.

La lettre portait la même adresse écrite de la même main. L'écriture m'était absolument inconnue ; mais je devinais facilement une écriture de femme.

Avant de rompre l'enveloppe du paquet, je le palpai avec une certaine inquiétude. Ce devait être un manuscrit.

J'eus comme un frémissement. Songez donc, un manuscrit, un manuscrit de femme ! Le manuscrit de femme est le fléau des romanciers.

Allais-je ouvrir le paquet ou le laisser intact ? Mon expérience me faisait hésiter. Enfin je me décidai ; je déchirai l'enveloppe.

Je ne m'étais pas trompé : c'était un manuscrit d'une centaine de pages écrit assez lisiblement.

Je lus alors la lettre que je reproduis textuellement :

Saint-Armand, le 10 août 1881.

« Monsieur,

« Je me permets de vous adresser le récit dramatique de mon existence ; c'est un véritable roman.

« J'ai éprouvé tous les malheurs possibles comme jeune fille, comme épouse et comme mère, et je crois que vous intéresserez le public en les leur racontant.

« Je ne saurais faire ce récit moi-même et je vous serais infiniment reconnaissante de vouloir bien vous en charger.

« Dans le cas où vous consentiriez, vous voudriez bien changer tous les noms, y compris ceux des localités.

« En attendant votre réponse, je vous prie, monsieur, de recevoir mes salutations.

COMTESSE PAULE DE V.

Bien des fois déjà des communications de ce genre m'avaient été adressées ; je ne fus nullement surpris. Mais l'expérience m'ayant appris que les prétendus drames, qui sont envoyés ainsi aux romanciers, ne sont le plus souvent que des ébauches absolument dénuées d'intérêt et même de raison, je me sentais assez disposé à jeter dans un coin le manuscrit de la comtesse.

Cependant, je me ravisai, et séance tenante et courageusement, je me mis à lire.

Je fis bien.

Ma lecture dura une heure. Le récit m'avait intéressé.

— Oui, me dis-je quand j'eus fini, il y a quelque chose dans cela. Cette histoire d'une femme pourrait être le canevas d'un roman.

Le lendemain j'avais le plaisir de recevoir chez moi quelques amis au nombre desquels se trouvait trois romanciers.

Après le déjeuner, en prenant le café sous les frais ombrages des érables et des sycomores, on parla de littérature, théâtre, roman.

— Messieurs, dit une dame, j'ai quelque chose à vous demander : Une histoire dramatique, vraie, prise dans la vie réelle, avec des personnages qui existent ou ont existé, c'est-à-dire en chair et en os, peut-elle être aussi intéressante, aussi émouvante que le roman que vous inventez, que vous cherchez et qui est composé de péripéties toutes d'imagination ?

— Moi, dit une autre dame, je crois que messieurs les romanciers n'ont rien de mieux à faire que de se mettre l'esprit à la torture pour trouver un sujet, d'abord, puis des incidents très corsés, très empoignants, qui passionnent les lecteurs, fussent-ils invraisemblables.

— Voilà aussi mon opinion, dit le mari de la première dame ; il n'y a pas de roman dans la vie positive, si dramatique et si étranges que soient certains faits, certains événements. Si, dans le roman, l'écrivain ne forçait pas les caractères, s'il les prenait tels qu'il les rencontre sur son chemin, il ne parviendrait pas à intéresser ses lecteurs, ses personnages seraient de simples passants qui ne feraient même pas détourner la tête.

Un romancier devait répondre : Mon ami M. prit la parole.

Il protesta énergiquement, citant à l'appui de sa cause plusieurs affaires, les unes de police correctionnelle, les autres de cours d'assises.

— Oui, oui, continua-t-il, et soyez-en convaincu, nos inventions les mieux venues, les plus saisissantes sont au dessous de la vérité, au dessous de ce qui se passe continuellement autour de nous, entre les murs de la vie privée.

Que de drames intimes restés ignorés du public dépassent en horreur tout ce que le romancier le plus fécond peut imaginer ! Et d'autre part, que de dévouements inconnus et de sacrifices sublimes ! Vous parliez des caractères : ceux que nous créons, si étonnants qu'ils puissent paraître, existent dans le monde réel. Et l'héroïsme ? Ah ! celui de beaucoup de personnages que je pourrais nommer l'emporte de beaucoup sur les héroïsmes d'invention ! Enfin, les scènes les plus attendrissantes comme les plus terribles, racontées par un romancier ingénieux, ne sont le plus souvent que des espèces de photographies.

La seule chose qui, dans un livre, appartient à l'écrivain, c'est l'arrangement des faits, c'est la mise en scène.

— Mon ami M... a absolument raison, dis-je alors.

Et je parlai du manuscrit que j'avais reçu la veille et de la lettre qui l'accompagnait.

— Est-ce que de l'histoire de cette comtesse vous ferez un roman ? me demanda-t-on.